



Le porteur de serviette

Il portaborse

de Daniele Luchetti

Fiche technique

Italie - 1991 - 1h30

Couleur

Réalisateur :

Daniele Luchetti

Scénario :

Franco Bernini

Angelo Pasquini

Musique :

Dario Lucantoni

Interprètes :

Nanni Moretti

(Cesare Botero)

Silvio Orlando

(Luciano Sandulli)

Anne Roussel

(Juliette)

Guilio Brogi

(Francesco Sanna)

Angela Finocchiaro

(Irène)

Graziano Giusti

(Sebastiano Tramonti)

Lucio Allocca

(Remo Gola)



Résumé

Luciano Sandulli est professeur de lettres à Ravello, petite ville du sud, tandis que sa fiancée a été nommée dans le nord. Pour satisfaire d'importants besoins d'argent destinés à restaurer la maison de sa famille, il sert de «nègre» à un écrivain à court d'inspiration. Il est embauché par Botero, un jeune et ambitieux ministre de gauche qui prépare une prochaine campagne électorale, et qui est à la recherche d'un nouveau collaborateur chargé de lui écrire ses discours.

Luciano, d'abord amusé par ce nouveau travail et séduit par la personnalité de Botero (mais aussi par celle de la secrétaire du ministre, Juliette), se jette avec

enthousiasme dans l'aventure. Il en tire rapidement quelques avantages : une nomination à Rome pour sa fiancée, le classement de sa vieille maison, l'amitié de Juliette, une belle voiture.

Peu à peu, il découvre la véritable personnalité de Botero : arriviste sans scrupules, manipulateur tyrannique et colérique, le ministre a jalonné sa carrière de louches trafics électoraux et financiers. Luciano essaiera tant bien que mal de s'opposer à une ultime manœuvre électorale de son patron.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

Critique

Pour son troisième film - le second distribué en France - Daniele Luchetti a été puissamment aidé par Nanni Moretti qui est ici producteur et acteur et à qui l'on doit une impressionnante prestation dans le rôle ambigu dont les aspects antipathiques ne sont découverts que peu à peu. C'est un des atouts du récit, qui repose sur le développement progressif des tares et des contradictions sous les yeux naïfs du petit prof. Celui-ci est à la fois le héros du film et l'intercesseur du public dans l'évocation lourde d'amertume des manœuvres politico-électorales et financières qui d'habitude, sont attribuées à la Démocratie chrétienne dans le cinéma italien, mais qui ici sont le fait d'un parti de gauche. Le film est aussi un héritier de la comédie italienne - qui n'est donc pas complètement disparue - avec son goût pour les situations cocasses (les deux fiancés enseignant à mille kilomètres l'un de l'autre), l'ancrage social de ses intrigues, les personnages secondaires pittoresques et révélateurs, les petites touches de candeur et de tendresse, l'ironie profonde de ses éléments critiques, et son goût pour l'humour dans les situations dramatiques (ou pour le drame dans les situations humoristiques).

Daniel Sauvaget
Saison cinématographique 1991

Ce film qui nous vient d'Italie, a de l'intelligence à revendre. Daniele Luchetti, qui en est à son troisième film, évite les pièges avec maestria. Le premier, c'est celui du cinéma politique «à l'italienne» qui faisait fureur dans les années 70. On se souvient : scénario manichéen, machination policière, prise de conscience du héros et identification naturelle du spectateur. Le film de

Luchetti se situe heureusement ailleurs. L'autre piège, c'eût été de faire qu'entre les deux personnages principaux, le ministre Botero (Nanni Moretti, très crédible mais glaçant en jeune loup de la politique), et Luciano, son «scribe», (Silvio Orlando, juste et sensible), la relation soit de type maître et esclave, uniquement fondée sur la perversion. Là encore Luchetti évite une certaine convention dans la relation des personnages. Enfin, ce film est plein d'humour et de finesse, ce qui n'est pas rien dès lors qu'il faut traiter d'un thème politique au cinéma.

En évoquant les trafics d'argent et d'influence dans les coulisses du monde politique, **Le porteur de serviette** est de plain-pied avec l'actualité. L'actualité italienne (il n'est que de voir le succès du film dans ce pays), mais aussi la nôtre. A travers le regard candide d'un professeur de lettres épris de poésie, soudain embarqué dans le sillon d'un jeune ministre ambitieux, Luchetti lui-même semble découvrir un monde parallèle et secret. Un monde où la séduction et le charisme se mêlent aux compromissions, à la tricherie et au mensonge. C'est maintenant à nous d'éviter le piège qui nous est tendu : tout en traitant de politique, **Le porteur de serviette** n'est pas un film «politique». C'est avant tout un film qui traite d'une question «existentielle» : comment vivent les hommes politiques. Quelles sont leurs habitudes, leurs attitudes dans la vie privée ? Quelle est leur «image» vraie, au-delà des images fausses et glacées qu'ils donnent d'eux-mêmes à travers les jeux du pouvoir et les médias ? Comment l'homme public communique-t-il son image ? Ces questions, Luchetti les traite par touches successives. Il ne joue pas à celui qui en saurait plus sur ses personnages. Et il évite la démagogie qui aurait consisté à charger ce «héros négatif» qu'interprète Moretti pour aider à une identification trop facile du spectateur à la «victime». Sans doute est-ce une question de

style : Luchetti a l'élégance de ne pas faire semblant d'en savoir plus et plus vite, que nous, spectateurs. Pour lui comme pour nous, le ministre Botero n'est pas d'emblée antipathique, il a l'allure d'un jeune homme de son temps, très occupé par son pouvoir. Il est ministre (sans doute socialiste), mais ce pourrait être un homme de pouvoir en général, qui connaît la "logique" du pouvoir. De plus, interprété par Nanni Moretti, Botero nous est effectivement plutôt sympathique. Le film de Luchetti ne dénonce pas ce personnage. Comme nous, il en subit la séduction, essaie d'en découvrir le mystère. Puis, dans un second temps, s'en éloigne. La trajectoire affective et morale du film sera donc celle de Luciano. C'est un personnage plutôt candide, qui se laisse prendre au jeu. Puis, petit à petit Luciano prend conscience qu'il faut quitter cette zone de trop grande proximité, parce qu'elle finit par être dangereuse. Le point de basculement de Luciano, on peut le désigner très précisément : lors des funérailles du vieux poète qu'il admire. Là, il n'en croit pas ses oreilles d'entendre le ministre Botero dresser les louanges du poète décédé, alors même qu'il manifestait ouvertement son dédain quelques jours auparavant. Il ne s'agit donc pas de prise de conscience, au sens où on l'entend d'ordinaire, mais bien d'un basculement moral : Luciano, tout simplement, retombe sur ses pieds, après l'intermède Botero.

Le porteur de serviette n'est donc pas un film de dénonciation. C'est une comédie satirique, dans l'esprit du premier film du réalisateur : **Domani Accadrà**. Ici, la dimension picaresque touche au monde actuel. Et le monde d'aujourd'hui, c'est celui de la politique, des médias, et de ceux qui les servent. En face, il y a ce petit professeur honnête qui, parce qu'il a l'esprit disponible, se laisse prendre au jeu. Il n'est pas un héros, encore moins un résistant, il aime trop la vraie littérature pour se laisser embringuer dans l'aventure du menson-

ge et de la tricherie. Ce professeur éminemment sympathique, c'est peut être Daniele Luchetti lui-même, jeune cinéaste d'une trentaine d'années qui, avec cette comédie existentielle et parfois féroce, secoue le cinéma italien de sa torpeur. Il n'a pas fait un chef-d'œuvre, ni un film «héroïque». Il a juste fait le film qu'il pensait utile de faire aujourd'hui, avec intelligence et sensibilité.

Serge Toubiana
Cahier du Cinéma n°445 - Juin 1991

En Italie, le film (aussitôt considéré comme «de Moretti» puisque produit et joué par lui) a fait un mini-scandale. Le parti socialiste italien s'est senti visé et a accusé les auteurs de «qualunquisme», nous dirions poujadisme : facile dénigrement des mœurs politiques qui fait le jeu de la droite. Air connu, aussi, de ce côté des Alpes. Moretti a facilement répliqué que le PSI n'était jamais désigné (c'est quand même transparent, et l'on pense évidemment à ces jeunes apparatchiks lookés, aux dents longues, modernissimes, les Martelli, les Signorile qui entourent Craxi) ; il a ajouté qu'il lui semblait d'ailleurs parfaitement possible que, d'ici peu d'années, Botero soit au PDS (la nouvelle appellation du parti communisme, dont la traduction française, Parti Démocratique de la Gauche, ferait P-DG).

Le spectateur français pourra parfois être égaré, quand on parlera de combines électorales, par le mécanisme du scrutin italien ; il s'agit de proportionnel avec des «préférences» : l'électeur peut, en cochant les listes proposées, changer l'ordre des candidats qui figurent sur les bulletins, la fraude consistant à faire ces croix après le vote. Reste le plus important : cette réflexion de Moretti (assisté de ses scénaristes habituels, Rulli et Petraglia, qui furent ceux de Bellocchio au temps de ses

«films engagés» est bien moins prenante, bien moins convaincante que lorsqu'il s'est attaqué à l'Eglise (**La messe est finie**) ou au parti communiste (**Palombella rossa**). Le film donne, même pour qui n'éprouverait que peu de sympathie pour Craxi et ses boys, une impression de simplification, de marionnettes. On trouve quelques gags bienvenus (par exemple, le «secrétaire» doit recevoir le public, mais le premier qui arrive est le dirigeant de la section du Parti, plein de doléances ; on s'attend à un couplet sur l'idéal trahi, les militants déçus, c'est une revendication clientéliste : la Démocratie chrétienne ne respecte pas les accords, on aurait dû avoir un directeur ici, etc.), mais les passe-droits divers, lourdement téléphonés, perdent leur pittoresque.

Paul Louis Thirard
Positif n° 364 - Juin 1991

Entretien avec le réalisateur

(...) *Le personnage de Botero se définit, il est appréhendé beaucoup par ses gestes et beaucoup par son secret, son silence. Pas du tout par ce qu'il dit, car il dit très peu de choses. En même temps, il est très présent. On sent le charisme, la jeunesse triomphante, et surtout on sent que c'est un homme politique moderne. C'est presque un chef d'entreprise ou un homme de médias, ça pourrait être Berlusconi, un patron de club sportif. Comment avez-vous fait pour inventer le personnage ?*

En observant beaucoup. Pas seulement les hommes politiques, mais d'autres personnes... Par exemple, dans le monde de la publicité où cela m'arrive de travailler de temps en temps, il y en a beaucoup comme ça. Ils n'ont pas un pouvoir énorme, mais ils se comportent comme si. Le fait d'être moderne est en soit positif, même si on est un salaud ou

une crapule. Et puis j'ai composé, en volant une phrase ici et là... Mais c'est surtout sur le comportement des autres autour de lui que l'on sent la présence de Botero. Lui, peut se permettre de ne pas être arrogant en public, parce qu'il y en a un qui l'est à sa place. Il peut ne pas s'occuper de la gestion parce qu'il y en a un qui paye pour lui. Il y a toujours quelqu'un qui fait les choses à sa place : Luciano écrit les discours à sa place, Gola traite les affaires à sa place, Polline est le prête-nom pour les affaires privées. En réalité, Botero a autour de lui les personnes qui lui permettent de ne jamais être déplaisant, il y a toujours quelqu'un pour s'occuper de ça.

La relation entre Botero et Luciano aurait pu être perverse, un truc de sadisme... Et ça n'est pas du tout ça... En fait, c'est une relation presque pure : l'un et l'autre apprennent en se connaissant.

Le sujet du film suggérait un certain type de relation : l'acteur et l'écrivain, le sadisme et le masochisme. Un acteur qui n'est pas maître des mots et l'auteur dans l'ombre... Mais le film ne s'occupe pas de ça, c'est différent... Leur rapport est un rapport professionnel, assez sain.

Comme au cinéma ?

Le rapport entre scénariste et le metteur en scène... (rire). Dans le film, il y a aussi un discours sur les mots, sur leur poésie, sur ce qu'ils deviennent. Où vont finir les mots ?... Les mots de Luciano ont un destin indépendant de lui. Ils se retournent contre lui. Il fabrique des mots pour quelqu'un d'autre et puis ses propres mots se retournent contre lui.

Ce qui m'étonne, c'est que ce soient des films exceptionnels alors que tous ceux qui ont du talent devraient faire des films comme ça. Quand on parle avec vous ou Nanni Moretti, on a l'impression que vous êtes des exceptions dans le cinéma italien, alors que ce que vous faites c'est simplement de regarder le

monde tel qu'il est...

Même si ma formation de cinéophile... mais le cinéma qui me plaît est tout un cinéma qui naît de l'observation des choses. Le cinéma que je déteste est celui qui naît de l'observation du cinéma, du style : «Je veux faire un film à l'américaine»...

La RAI a refusé de le produire? Ils vont regretter...

Ça, c'est formidable. A présent tout le monde le sait, tout le monde parle de ce refus. La RAI peut décider quand elle veut de faire ou non des films, elle n'est pas obligée. Ce dont je suis content c'est qu'on parle tout le temps de cinéma italien indépendant, mais en l'occurrence c'est un des très rares cas où il est vraiment indépendant. Indépendant de qui ? Mais de la RAI qui est l'unique institution publique qui produit en dehors. Et les films de la RAI se ressemblent tous.

Une autre chose importante, par rapport au personnage de l'écrivain, c'est que sa façon d'être dans le film est d'être plus poétique que politique et que même quand il découvre qu'il est complice, qu'il est dans une affaire politique un peu trouble... de trafic... d'argent... ce n'est pas la conscience politique qui gagne...

C'est la conscience morale... A la fin il ne fait pas un raisonnement politique, il fait un raisonnement humain...

C'est un enfant...

Absolument ! Il n'est pas étonné que des gens viennent demander des recommandations ou bien qu'on monnaie des voix. Tout ça le laisse indifférent. A tel point que lui-même finit par accepter une voiture, par exemple. Il ne la refuse pas. Il n'est pas scandalisé que le ministre parle avec ses mots à lui, parce que la politique, même celle-là, c'est du professionnalisme. Ce qui l'anéantit, c'est quand Juliette devient la maîtresse de Botero, quand Botero profite de la

mort du poète pour se faire de la publicité. Le reste le laisse assez indifférent. Ce n'est pas sur la politique qu'il porte un regard moral mais sur l'homme. A mon avis, la politique n'est pas une chose sale, tout au moins elle ne devrait pas l'être. Elle devrait être quelque chose de propre, faite par des gens comme Luciano... c'est l'homme qui est sale... (...)

Entretien réalisé par Serge Toubiana
Cahiers du Cinéma n°445 - Juin 1991

Le réalisateur

Un premier film inattendu sur deux jeunes bandits dans l'atmosphère troublée de 1848. Dans **Il portaborse** un professeur rédige les discours d'un ministre. Et pour la première fois dans le cinéma italien, ce ne sont plus les démocrates chrétiens qui sont visés mais les socialistes. Luchetti : un regard dérangeant.

Jean Tulard

Dictionnaire des réalisateurs

Filmographie

Domani accadrà	1988
Domani, Domani	
La settimana della sfinge	1989
La semaine du sphinx	
Il portaborse	1991
Le porteur de serviette	
Arriva la bufera	1992
La scuda	1995

Documents disponibles au France

Cahiers du Cinéma n°445 - Juin 1991
Le Monde 14 Mai 1991
Le Monde 12 et 13 Mai 1991
Libération 13 Mai 1991
Télérama n°2158